

Sarah Rey, *Manus. Une autre histoire de Rome*, Préface de John Scheid, Paris, Albin Michel, 2024, 400 p.

À travers cette étude originale, Sarah Rey (dorénavant SR) tâche « d'agiter la main » à travers de multiples sources, et de réinterroger la place de la *manus* dans la société romaine. Cet ouvrage est issu de son travail d'habilitation à diriger des recherches, et préfacé par John Scheid, professeur émérite au Collège de France, caution prestigieuse, qui propose une synthèse efficace et appréciable de l'ouvrage et de sa structure. Après s'être intéressée à la place occupée par les larmes à Rome¹, l'historienne s'attache ici à faire l'histoire de Rome par les mains qui l'ont construite, tout en cherchant à montrer que les corps des Anciens étaient l'objet d'une attention différente. La structure de la démonstration de l'auteure s'articule autour d'un triptyque thématique énoncé d'emblée : religion, valeur et droit. L'auteure montre que pour les Anciens, le corps comme unité n'était pas induit, que chaque membre était pris comme autonome. « Vedette » de ces membres indépendants, la main se démarque de plusieurs manières : chacun de ses doigts détient son propre champ de compétence, tout comme la paume. L'un des objectifs de l'ouvrage est de combler modestement une partie des lacunes historiographiques de l'étude du corps dans le monde romain. L'auteur rappelle que l'étude de la main a bénéficié des évidents apports de l'histoire de la médecine, mais aussi de l'archéologie, et propose de puiser dans les travaux déjà réalisés par les anthropologues du corps. La structure de l'ouvrage en huit chapitres est donc plutôt thématique, parfois conceptuelle, et s'attache à détailler la place de la main dans différents contextes et selon différentes interprétations.

Au cœur de la réflexion, au point qu'il en devienne le visage², un exemple semble avoir « pris la main » sur tous les autres : celui de C. Mucius Scaevola, situé par la tradition en 507 av. J.-C. et qui représente toute la première partie de l'ouvrage, « Mucius mit sa main au feu » (p. 23-48). Le jeune Romain, après avoir échoué dans son assassinat du roi de Chiusi, Porsenna, l'avait menacé avant de mettre sa main droite dans un brasier. Le roi, devant un tel acte, avait levé le siège sur Rome, et l'histoire de Scaevola était immédiatement devenue un *exemplum*, encore inspirant sous le Principat. Le sacrifice de sa main droite, qui avait échoué à tuer Porsenna, avait offert au jeune noble un nouveau surnom, que sa famille allait porter durant toute la période républicaine : *Scaeuola*, tiré de *scaeuus*, « le gaucher ». L'auteure s'appuie sur cet exemple central pour lier la main à la *fides*. Dans l'idée, perdre sa main droite revenait à perdre sa capacité à prêter serment. Ce passage de l'ouvrage s'attache par ailleurs à un recensement

¹ Sarah Rey, *Les larmes de Rome. Le pouvoir de pleurer dans l'Antiquité*, Paris, 2017.

² Sur la couverture, détail d'une fresque attribuée à Giovanni Maria Falconetto, c. 1520.

complet des sources et des auteurs s'étant saisis de l'anecdote. Leur analyse souligne la perte progressive de la charge que portait l'histoire de Scaevola, présentée finalement par les auteurs chrétiens comme celle d'un demi-martyr, avant de paraître comme complètement caduque au V^e siècle. SR révèle toutefois que l'*exemplum* apparaît si souple qu'il peut être articulé à un large éventail d'énoncés ; une plasticité telle qu'elle lui permit d'avoir une influence dans la pensée moderne, notamment à travers les travaux de Rousseau et de Nietzsche.

Mais la main, pour SR, est aussi l'« actrice principale du droit romain ». L'auteure montre en effet une quasi-omniprésence de la main et de son champ lexical dans le droit privé comme public dans le deuxième chapitre, intitulé « *Manus*. L'incarnation du droit » (p. 49-67). Elle insiste sur la procédure de *manus iniectio*, littéralement le « lancer de main », dont le champ d'application est particulièrement vaste, mais toujours centré autour d'actions concrètes (arrestation, convocation, revendication, mise en subordination, etc.). L'expression avait fini par se retrouver hors du contexte juridique. Toujours dans le cadre juridique, SR s'attache ensuite à observer la place allouée à la main dans les enjeux de propriétés. Biens comme individus étaient ainsi placés « dans la main », condition préalable à ce qu'ils puissent être échangés, vendus, contestés, volés ou libérés. Dans cette main était également placée la famille du *paterfamilias*, donnée que l'auteure tient à analyser, montrant que la *manus* du père et du mari étaient celles qui détenaient l'autorité sur la *familia*, à même de frapper chacune de ses composantes. Enfin, sont traités les questions des amputations et plus largement des mains châtiées par le droit, qui semblent dans l'ensemble partiellement préservées. SR conclut ce chapitre en insistant sur la dualité de valeur que portait le membre, membre qui dépassait le langage juridique dans lequel il apparaissait comme central.

L'auteur s'attache ensuite à présenter dans une troisième partie, « Au service des rites » (p. 69-96), la place de la *manus* dans le cadre religieux. La religion romaine était une religion de la pratique et du faire, aussi la main s'imposait-elle au cœur des pratiques religieuses. C'est également par une intervention sur les mains que les dieux innocentèrent parfois les hommes, comme dans le cas de la vestale Tuccia et de la chaste Claudia. SR introduit, prenant appui sur une étude de l'anthropologie religieuse de Robert Hertz, un fil rouge qui traverse tout l'ouvrage : la polarité droite/gauche, tirée de la pensée maorie. L'auteure propose un tour d'horizon des moments d'implication de la main dans la religion romaine : des auspices aux dédicaces, en passant par les sacrifices, elle n'hésite pas à convoquer des sources iconographiques pour démontrer la prédominance de la main droite sur la gauche. Autre exemple, l'étude de la figure de Sergius Silas montre que, par l'absence d'une main, les individus pouvaient être interdits de réaliser les sacrifices. L'imperfection constituée par l'infirmité empêchait de satisfaire les

exigences de l'orthopraxie. La dernière section de ce chapitre est consacrée aux interdictions de certains sacerdoces, notamment celle écartant le flamine de Jupiter, ainsi que les vestales, de tout contact avec ce qui pouvait être considéré comme impur. Cette centralité de la main dans le rite se traduit par un contrôle précis de ses mouvements lors des pratiques, afin d'éviter tout écart qui viendrait les corrompre.

Dans le chapitre suivant, intitulé « Éloges des mains » (p. 97-125), l'auteure observe la place de la *manus* dans les pensées des Anciens, tout en rapportant quelques exemples des périodes modernes comme contemporaines. La pensée d'Aristote permet ainsi de préciser les fonctions de la main dans les réflexions qui traversent la Méditerranée, ce dernier faisant notamment l'éloge de ses pouvoirs et de ses multiples champs d'action. SR insiste ainsi sur l'influence centrale de la pensée aristotélicienne et de sa conception de la main à Rome. Cette conception est notamment décortiquée grâce aux propos que Cicéron attribue au stoïcien Balbus dans *La nature des dieux*, qui reprend le socle des réflexions d'Aristote. L'auteure passe rapidement par les corpus de Vitruve et de Galien, ce dernier faisant de la main le symbole du caractère tempéré de l'humain. SR montre ensuite la réactualisation de la main comme outil et agrément du corps par les auteurs chrétiens, devenant dès lors une preuve de la création de l'Humain par Dieu. Le chapitre se conclut sur la mention d'un lien qu'avaient tissé les Anciens entre la *main* et la naissance du langage.

Le chapitre « Mains prodigieuses » (p. 127-152) étudie la main dans son aspect anormal, montrant d'abord cette dernière comme objet d'ordalie, punie ou récompensée par les dieux. L'auteure souligne alors le rôle oraculaire de la *manus* : par son absence, par sa difformité, ou par sa présence sur des êtres normalement non membrés. Elle met également en exergue les stéréotypes entourant la main du chef, qui ne doit pas faiblir au risque de présager de mauvaises fins. Selon cette logique, la main de l'empereur peut représenter un présage positif, ou bien lui annoncer sa fin proche. Cette main prodigieuse pouvait aussi être celle des statues. Toute une partie de l'étude est ainsi consacrée à la main comme métaphore de la puissance et de l'autorité impériale, ce qui renforce sa valeur oraculaire. Autre contexte du rôle oraculaire de la *manus* : les songes des grands *imperatores* et des empereurs, dans lesquels la *manus* était souvent ciblée ou transformée, dans des perspectives prémonitoires. Loin de concerner uniquement l'élite sociale, la main apparaît aussi dans les songes des habitants de l'Empire les plus humbles, comme le montre le manuel d'oniromancie d'Artémidore de Daldis. La *manus* était aussi un vecteur de transmission d'énergie, notamment à travers le rôle de la main de l'*imperator*. SR rapporte plusieurs cas de thaumaturgie, notamment chez Vespasien et Hadrien, dont les corps transmettent la puissance divine vers d'autres. L'auteure reconnaît une augmentation du

phénomène à travers les sources chrétiennes (parmi lesquelles Grégoire de Nysse et Sulpice Sévère) dans une forme d'imitation du Christ, sans que la main n'intervienne toujours directement dans les processus de guérison.

Dans le sixième chapitre, « *Pietas et fides en pratique* » (p. 153-179), un lien est tissé entre *manus, pietas et fides*. Par l'analyse des gestes manuels inscrits dans les pratiques funéraires, l'auteure démontre que grâce à ces gestes se construit un espace de démonstration de la *pietas*. Elle aborde surtout la question de la *supplicatio*, dialogue particulier, parfois nécessaire entre individus socialement inégaux. Ainsi les mains du suppliant atteignent les genoux du supplié, qui accorde grâce ou disgrâce par un geste de la main. Les campagnes militaires vont par ailleurs participer à multiplier les scènes de *supplicatio*, qui apparaissent alors comme un moyen privilégié de mise en scène de la *fides* romaine. Dans ces contextes, les mains doivent apparaître comme sûres d'elles, qu'elles soient ouvertes ou fermées. En dernier lieu, SR s'attache à observer la place de la *manus* dans la sphère magique, avec une attention particulière à l'importance de la main gauche, tout en montrant que le contact physique de la main pouvait apparaître comme un puissant vecteur d'ensorcellement.

Dans « Hommes à poigne » (p. 181-205), SR cherche à redéfinir la place de la main dans la vie civique, et en particulier la main des puissants et des agissants. D'abord dans l'armée, avec la figure évidente des généraux. Les qualités militaires des chefs de guerre, sous la République et en particulier sous le Principat, s'incarnent dans leurs mains. Mais le contexte civil n'est pas en reste : dans l'art oratoire aussi, les mains s'agitent, désignent, pointent, se dévoilent, à la manière de celle de C. Gracchus. La main de l'orateur doit être ferme, comme son discours, qui implique tout son corps, lui demandant un parfait contrôle. *Quid* de la poignée de main, ainsi que sa scénographie ? Traduction physique de la *fides* tissée entre deux individus, la poignée de main apparaît comme pouvant comporter plusieurs significations, détaillées dans cette partie : amitiés, matérialisation des accords, démonstration publique de concorde, bien que ces poignées de mains n'assurent pas la pérennité des engagements. Cette partie de l'ouvrage décortique l'utilisation de la représentation iconographique de deux mains se serrant l'une l'autre comme traduction physique de la concorde, en particulier durant la période impériale qui voit justement la main de l'empereur exaltée, au point d'apparaître source de louanges.

Après les mains des puissants, celles, plus discrètes dans les sources, des simples citoyens. Cette dernière partie de l'ouvrage, « Mains sans qualités » (p. 207-237), aborde de plus près les mains des artisans, des paysans, des ouvriers... Quelle place pour la main des travailleurs, tant dans les textes que dans les représentations iconographiques, et notamment les scènes funéraires ? L'auteure met en avant les mains calleuses et leur valorisation, rappel du travail de la terre dans

l'idéal romain. Elle souligne également l'image duale de la main de l'artisan, à la fois louée par Cicéron pour sa capacité d'innovation et de technicité, et discréditée pour son implication directe dans le travail. Si le chapitre fait la part belle aux mains adultes, celles des enfants ne sont pas oubliées, qu'elles soient saisies par les parents ou frappées par les maîtres et pédagogues. *A contrario*, celles des femmes se mettent au service, mais sont aussi au travail, sans être l'objet d'éloges, voire terrifiant quand ce sont celles d'envoûteuses et de sorcières. Enfin, SR termine ce chapitre par la *manus* du pauvre, largement dénigrée. La réflexion finale construite au fil du chapitre montre que ces mains « sans qualités » étaient victimes d'une disqualification des corps dont elles relevaient, aussi faibles physiquement que socialement et politiquement. Les disqualifier revenait ainsi à disqualifier leurs propriétaires.

Arrivé au terme de la lecture, on ne peut que suivre l'auteure dans son assertion selon laquelle la main et son étude se retrouvent dans un large éventail d'interprétations et de contextes différents. Ces mains participent à la conception du pouvoir, et l'ouvrage questionne place du corps des individus dans la société romaine, dépassant la simple prise en considération du membre. « À Rome, la main dit l'homme tout entier » (p. 242) : cette phrase résume finalement de manière claire, bien que réductrice, la thèse principale défendue par Sarah Rey. L'étude de la *manus* permet de montrer les interactions entre les individus, et de les unir dans le maillage social de Rome. Si l'étude ne se veut pas exhaustive, elle propose un tour d'horizon et un point d'entrée accessibles, bien que nécessitant quelques solides bases concernant les questions d'anthropologie historique, qui attendent d'être toujours plus développées concernant le monde romain.

Maxence Badaire
Décembre 2024
©Antiquité-Avenir



Sarah Rey

Manus

Une autre histoire de Rome

Préface de John Scheid

■
Albin Michel